

Les quatre visages de Daniela Luca

JEAN-MARIE WYNANTS

lundi 08 février 2010, 10:05

Une pure interprète prend elle même la tête d'un projet. Quatre chorégraphes et metteurs en scène lui créent quatre solos. L'ensemble constitue un spectacle cohérent et varié. Au-delà de la danseuse, on y découvre une vraie personnalité

Dans la pénombre ou en pleine lumière, tragique ou moqueuse, Daniela Luca révèle en quatre solos une personnalité aussi riche et contrastée qu'attachante.

Après une semaine, le Festival Pays de Danses est lancé et connaît un joli succès. Outre les salles bondées pour Thierry Smits, le public a pu y découvrir la nouvelle création de Yasmine Godder, les délires de Blanca Li ou l'étonnant parcours proposé par La Zouze, entre installation architecturale, performance participative et séance de relaxation humoristico-philosophique. Mais un festival peut aussi donner l'occasion de découvrir de nouvelles facettes de personnalités que l'on croyait connaître. Il en va ainsi de Daniela Luca. Danseuse et heureuse de l'être (« *Je suis nulle comme chorégraphe* » s'amuse-t-elle), elle a pourtant senti le besoin de prendre en main un projet où divers créateurs seraient invités par elle. Françoise Berlangier, Claudio Bernardo, Pietro Pizzuti et Karine Ponties lui ont donc concocté quatre solos sur le thème de la muse dans un spectacle intitulé *Pagina bianca*. Si les quatre solos peuvent être vus séparément, il était évidemment intéressant de découvrir la totalité du projet en une seule soirée. Françoise Berlangier ouvre celle-ci avec *Klanglink*, pièce inspirée par Nora Barnacle, muse de James Joyce. Répondant au texte très musical lu par la metteuse en scène, Daniela Luca démarre du sol pour se redresser petit à petit, à la fois inspiratrice et oiseau désireux de voler de ses propres ailes. Un solo très sobre, maîtrisé, plein d'élégance et de grâce.

Un passage derrière un écran translucide lui permet de changer de tenue et de revenir pour *A hora da estrela* de Claudio Bernardo. Ce dernier fait vibrer la danse au son de la voix de Maria Bethânia, formidable interprète de la chanson brésilienne. Des rythmes et des ambiances variées, un jeu avec les lettres déferlant sur écran, une danse coquine, légère, utilisant la technique classique puis se brisant en tremblements, un travail au sol impressionnant. Voici déjà un deuxième visage de la jeune femme.

La femme derrière la danseuse

Le troisième nous est révélé par Pietro Pizzutti dans *Come il sorriso che non hai dipinto mai*. Un très beau texte y donne la parole à Mona Lisa, la muse de Leonard de Vinci. Derrière le sourire énigmatique, une femme se révèle avec ses douleurs, ses moqueries, sa solitude. Plantée au centre d'un cadre de lumière, Daniela Luca y est époustouflante, jouant avec les mots et les gestes. Prenant la pose, elle transforme son sourire en grimace, en rire, en moquerie. Elle s'adresse au public, imite Leonardo et se lance finalement dans une danse ensorcelante à la manière de Marilyn.

Karine Ponties boucle la boucle en prenant pour muse... la danseuse elle-même. Ce faisant, elle met en lumière toute la grâce, la sensualité, la drôlerie de cette femme qui semble évoluer sur un fil, sans cesse au bord du gouffre, faisant de son corps un instrument parfait, capable de tout jouer. Mais on découvre surtout, derrière la danse éblouissante et les positions les plus périlleuses, un être humain infiniment plus complet, complexe et attachant que son image de parfaite interprète.